

Marcel Dorigny
Jean-François Klein
Jean-Pierre Peyroulou
Pierre Singaravélou
Marie-Albane de Suremain

Grand Atlas des empires coloniaux

Des premières colonisations
aux décolonisations • XV^e- XXI^e siècle



DEUXIÈME ÉDITION

autrement

Grand Atlas des empires coloniaux

ISBN : 978-2-7467-5353-2
© 2019, Éditions Autrement
87, quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13
www.autrement.com

Dépôt légal : mai 2019
Dépôt légal de la 1^{re} édition : octobre 2015

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit,
sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les Éditions Autrement.

Grand Atlas des empires coloniaux

Premières colonisations, empires coloniaux, décolonisations
XV^e - XXI^e siècles

**Marcel Dorigny, Jean-François Klein, Jean-Pierre Peyroulou,
Pierre Singaravélou, Marie-Albane de Suremain**
Cartographie : Fabrice Le Goff

Deuxième édition

Éditions Autrement
Collection Atlas/Mémoires

Grand ATLAS

des empires
coloniaux

SOMMAIRE

8 Introduction générale

LES PREMIÈRES COLONISATIONS

XV^e – début XIX^e siècle : des conquistadores aux libérateurs

11 Coloniser, s'établir, voyager,
explorer, découvrir, conquérir...
Mots et réalités de l'expansion coloniale européenne

LA NAISSANCE DES EMPIRES EUROPÉENS XV^e-XVI^e SIÈCLES

- 16 Le legs de Marco Polo
- 18 La quête de voies nouvelles vers l'Orient
- 20 La recherche de la route par l'ouest :
Colomb et la « découverte » du Nouveau Monde
- 22 Le partage de Tordesillas ou l'invention de l'Amérique
- 24 Les Indes occidentales entre 1550 et 1650 :
le premier siècle de la colonisation espagnole
- 26 La rencontre violente de deux humanités
- 28 L'exploitation du Nouveau Monde
- 30 Les Portugais en Afrique et aux Indes orientales
- 32 Espagnols et Portugais dans le Pacifique au XVI^e siècle

LA REDISTRIBUTION DES EMPIRES AU XVII^e SIÈCLE

- 36 Les Compagnies des Indes (I) :
premier essor d'un commerce mondial
- 38 Les Compagnies des Indes (II) :
les activités
- 40 La Compagnie française des Indes
- 42 Les nouvelles ambitions coloniales
aux Indes occidentales
- 44 La Nouvelle-France (I) :
naissance et implantation
- 46 La Nouvelle-France (II) :
le difficile peuplement blanc
- 48 La Nouvelle-France (III) :
l'occupation de l'espace
- 50 La Louisiane
- 52 Les Indiens en Amérique du Nord
- 54 L'Amérique du Nord britannique (I) :
le territoire et son économie
- 56 L'Amérique du Nord britannique (II) :
population, éducation, religions
- 58 Les Indes orientales jusqu'en 1763
- 60 La redistribution des colonies
après la guerre de Sept Ans



63 L'APOGÉE DE LA COLONISATION MERCANTILISTE AU XVIII^e SIÈCLE

- 64 « L'Empire du sucre » : apogée des îles à sucre
- 66 L'Amérique espagnole : géopolitique d'un empire stabilisé
- 68 La christianisation de l'Amérique ibérique
- 70 Colonies et sciences au siècle des Lumières
- 72 Les institutions savantes
- 74 Les sociabilités coloniales
- 76 L'Empire des Indes orientales espagnoles et néerlandaises au XVIII^e siècle
- 78 Vers de nouveaux espaces coloniaux ? Les explorations dans le Pacifique au XVIII^e siècle
- 80 Une mondialisation achevée ?

83 RUPTURES DES ÉQUILIBRES COLONIAUX À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

- 84 La remise en cause de la colonisation à la fin du XVIII^e siècle
- 86 La première rupture coloniale : l'indépendance des États-Unis en 1776
- 88 La deuxième rupture coloniale : l'indépendance d'Haïti en 1804
- 90 La troisième rupture coloniale : les indépendances de l'Amérique ibérique (1810-1830)
- 92 Que reste-t-il des empires vers 1825 ?
- 94 Projets et utopies de colonisation à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle

LES EMPIRES COLONIAUX

XIX^e-XX^e siècles

- 99 L'empire en rose ? Cartographier les empires et représenter la domination coloniale

103 CONTINUITÉS ET MUTATIONS DES EMPIRES AU XIX^e SIÈCLE

- 104 Les empires au tournant du siècle : ruptures ou mutations ? (1763-début du XIX^e siècle)
- 106 Les formations politiques autochtones lors de l'expansion coloniale
- 108 Voyages et explorations : découvertes et appropriations
- 110 Expansions, résistances et révoltes (I)
- 112 Expansions, résistances et révoltes (II)
- 114 Expansions, résistances et révoltes (III)
- 116 Échanges et réseaux économiques (I)
- 118 Échanges et réseaux économiques (II)
- 120 Missions et colonisations
- 122 Comptoirs, factoreries, colonies...



125 DES IMPÉRIALISMES TRIOMPHANTS XIX^e SIÈCLE-PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

- 126 Infrastructures coloniales
- 128 Échanges et réseaux économiques
- 130 Géopolitiques des empires
- 132 L'empire en armes
- 134 Frontières coloniales
- 136 Statuts et territoires
- 138 Démographie et peuplement
- 140 L'Empire colonial japonais
- 142 Les empires et la Première Guerre mondiale

145 INTERACTIONS ET TENSIONS AUX COLONIES L'ENTRE-DEUX-GUERRES

- 146 Profits et investissements coloniaux
- 148 L'économie coloniale
- 150 Travailler en situation coloniale : les activités
- 152 Travailler en situation coloniale : les migrations de travail
- 154 L'action sanitaire, mythes et réalités
- 156 Sociétés coloniales dans les années 1930
- 158 Les villes coloniales
- 160 L'éducation
- 162 Pratiques culturelles
- 164 Religions dans les colonies
- 166 Savoirs et colonies
- 168 Environnement et tourisme dans les colonies
- 170 Administration et limites de la domination coloniale
- 172 Quelle vie politique aux colonies ?
- 174 Révoltes, répressions, nationalismes

177 CIRCULATIONS ET RÉSEAUX IMPÉRIAUX

- 178 La circulation des hommes entre colonies et métropoles
- 180 Les colonies en métropole
- 182 La Seconde Guerre mondiale
- 184 Le monde au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (1945-1947)

■ LES DÉCOLONISATIONS

Une histoire inachevée

- 188 Introduction

191 1937-1954, LA FIN DES EMPIRES COLONIAUX

- 192 L'Asie du Sud-Est en guerre (1944-1945)
- 194 L'empire des Indes dans la guerre
- 196 L'Afrique, théâtre de la Seconde Guerre mondiale
- 198 Afrique du Nord : guerre et réveil des revendications politiques
- 200 8 mai 1945 : Sétif et Guelma
- 202 L'ébranlement de l'empire français (1945-1954)
- 204 Le Commonwealth : d'un empire formel à un empire informel
- 206 L'Union française : citoyenneté impériale et développementisme
- 208 L'ONU et la question coloniale
- 210 La fin de l'empire des Indes
- 212 L'indépendance de l'Indonésie et les crises malaises
- 214 L'indépendance du Vietnam, du Laos et du Cambodge



217 ÉMERGENCE DU TIERS-MONDE, GUERRE FROIDE ET ARABISME

- 218 Bandung : l'an I du monde multipolaire
- 220 Frantz Fanon, révolutionnaire tiers-mondiste et universel
- 222 Le moment arabiste du Moyen-Orient
- 224 Le nationalisme pétrolier
- 226 Convergences et divergences maghrébines. (1945-1956)
- 228 La guerre de l'ALN
- 230 Le soutien international à l'Algérie
- 232 Les Français et la guerre d'Algérie

235 DÉCOLONISATION EN AFRIQUE ET DÉVELOPPEMENT

- 236 Les étapes de la décolonisation de l'Afrique subsaharienne
- 238 Mouvement ouvrier et décolonisation en AOF
- 240 Guerres de décolonisation au Kenya et au Cameroun
- 242 Après l'indépendance ?
Le Congo en guerre (1960-1965)
- 244 L'Afrique portugaise
- 246 La lutte de l'ANC contre l'apartheid
- 248 Panafricanisme et régionalisation
- 250 L'anti-impérialisme :
Ben Barka et la tricontinentale
- 252 La dépendance de l'Afrique
- 254 L'aide au développement

257 QUESTIONS NÉOCOLONIALES ET POSTCOLONIALES

- 258 Pauvre pré carré français en Afrique
- 260 Les rapatriés d'Algérie en France métropolitaine
- 262 Les harkis
- 264 Le Sahara occidental, dernière colonie africaine ?
- 266 Israël, Palestine : décolonisation et recolonisation
- 268 Une Nouvelle-Calédonie toujours française ?
- 270 Les émeutes urbaines de 2005 en France

- 273 Conclusion générale

274 ANNEXES

- 274 BIBLIOGRAPHIE
- 280 REPÈRES CHRONOLOGIQUES
- 284 SOURCES
- 285 CRÉDITS



En ouvrant ce *Grand Atlas des empires coloniaux*, il est important de s'arrêter un instant sur le choix de son titre, car il n'est pas sans conséquence sur la nature même du fait colonial. Le terme « empire » peut-il légitimement désigner l'ensemble de l'expansion coloniale européenne ? S'il s'impose pour désigner la seconde phase de la colonisation, il n'en est pas de même pour la période « moderne » de l'histoire coloniale.

LES DÉFINITIONS DU MOT « EMPIRE »

En 1835, le *Dictionnaire de l'Académie française*, proposait cette définition :

« EMPIRE : L'étendue des pays qui sont sous la domination d'un empereur. L'empire d'Orient. L'empire d'Occident. L'empire de Russie. L'Empire romain s'étendait depuis l'Océan occidental jusqu'à l'Euphrate. »

Le terme « empire » n'intègre jamais l'expansion de l'Europe hors de son continent d'origine. Il en est de même dans *L'Encyclopédie*, pourtant publiée à partir du milieu du XVIII^e siècle, qui n'a pas innové en ce domaine bien qu'ayant longuement traité de la question coloniale. La magistrale *Histoire du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes* » de G. Th. Raynal parue entre 1770 et 1780 et qui est en fait une histoire de la colonisation européenne depuis le XV^e siècle jusqu'aux années 1770, n'a jamais recouru à la notion impériale pour qualifier cette expansion multidirectionnelle de l'Europe.

Il a fallu attendre l'histoire récente pour que des historiens de la colonisation moderne signalent la

distinction essentielle entre les deux grandes périodes de la colonisation européenne à travers les mondes extra-européens, en réservant le concept d'« empire » à la seconde phase, soit des années 1830 aux prémices de la décolonisation, au milieu du XX^e siècle. Ainsi, Jean Tarrade dans le volume I de *l'Histoire de la France coloniale* évoquait le domaine colonial français au XVIII^e siècle, pourtant à son apogée, en ces termes :

« Voici l'assemblage singulièrement hétéroclite que donne l'image du premier 'empire' colonial français en Amérique. Tout y est disparate : d'un côté, l'immensité vide, de l'autre, les petites plaines surpeuplées. D'un côté, la visée politique de faire échec à l'Anglais hérétique en le privant d'espace... de l'autre, une ambition économique qui ne vise, à travers le sucre et le café, qu'à une suprématie précise que l'on appelle, faute de mieux, mercantilisme. Est-ce là ce que l'on nomme, de nos jours, un 'Empire', et à fortiori, un 'impérialisme' ?... Il nous semble, à tort ou à raison, que non... tout n'était qu'esquisse, virtualité, promesse lointaine... La réalité profonde est le commerce, et le commerce seul. La colonie n'eût même pas existé sans lui. Il en est le seul justificatif, y compris les abominations. »

Le titre de ce volume dont la signification globale est parfaitement claire, n'est donc pas sans ambiguïté si l'on tente d'appliquer le concept d'empire à l'ensemble de l'expansion coloniale enclenchée par les voyages de découverte de la fin du XV^e siècle. Terme commode, il doit être cependant manié avec précaution au sujet de l'époque moderne, qui serait plutôt « pré-impériale ».

L'ambition de cet ouvrage est d'offrir une vue d'ensemble d'un processus historique pluriséculaire de sa phase de « construction », à la fin du XV^e siècle, jusqu'à son effondrement au milieu du XX^e siècle ; cet effondrement s'est opéré en un peu plus de trois décennies, de la fin de la Seconde Guerre mondiale aux débuts des années 1960, voire au milieu des années 1970 pour les territoires qui ont le plus longtemps résisté au processus de décolonisation.

La longue période de domination coloniale de l'Europe, qui s'étend des « découvertes » aux années 1940, ne forme assurément pas un « bloc » homogène, même si elle tient compte des continuités à l'œuvre au fil de quatre siècles. Les deux premières grandes parties de cet atlas permettent d'abord de mettre en évidence les profondes ruptures à l'œuvre entre les premiers « empires » et ceux qui ont été édifiés à partir des années 1830. Entre ces deux phases du processus d'expansion de l'Europe, il y eut des « ruptures coloniales » inaugurées dans les années 1770 et prolongées jusqu'aux années 1820. Ces indépendances coloniales, toujours imposées par la guerre, à l'exception du Brésil, ont fait disparaître l'essentiel des colonies européennes de l'époque moderne : 1783, indépendance des États-Unis et 1804, indépendance d'Haïti, cette fois entre les mains d'anciens esclaves, puis de 1808 à 1824, indépendance des colonies espagnoles du continent américain et en 1822, indépendance du Brésil. Ainsi en quelques décennies, des colonies vieilles de plus de trois siècles ont conquis leur liberté politique, brisé le lien de subordination commerciale à leur métropole et créé des États souverains dans ce « Nouveau Monde » jusqu'alors dominé par une Europe sûre d'elle-même, de sa civilisation et de sa puissance. Mais, et ce n'est pas sans importance sur la longue durée, les nouveaux États, à l'exception d'Haïti, ont été dirigés par d'anciens colons, devenus « créoles », tous propriétaires d'esclaves. Cette première colonisation se distingua par son mode généralisé de gestion du travail et du commerce : esclavage, traite négrière et monopoles commerciaux aux mains de « compagnies à charte » furent des systèmes appliqués par tous... Ces aspects, constitutifs de la colonisation de l'époque moderne, ont progressivement laissé place à d'autres modes de gestion des hommes et des échanges : les compagnies à

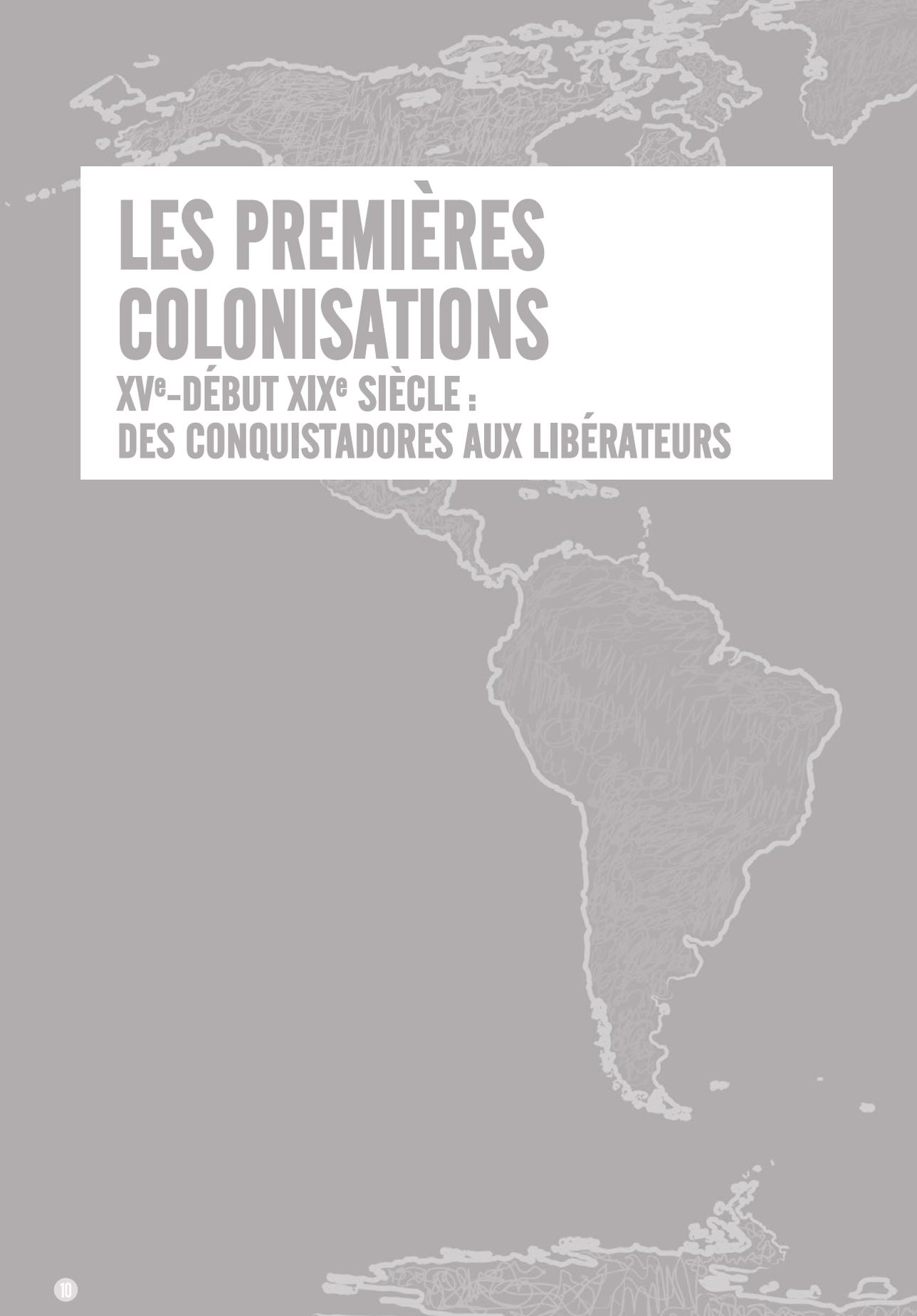
monopole ont disparu, la traite négrière et l'esclavage ont été abolis, très lentement, surtout dans les États nouvellement indépendants : États-Unis, Amériques ibériques.

La seconde phase de l'expansion coloniale européenne s'est d'emblée orientée vers des horizons en grande partie ignorés à l'époque précédente : le sous-continent indien qui passe rapidement sous contrôle britannique, l'Afrique « intérieure », restée à l'écart des circuits coloniaux, l'Afrique du Nord, qui entre dans le monde colonial à partir de 1830 et l'Extrême-Orient, plus tardivement atteint, même si Portugais et Hollandais, notamment, s'étaient installés dans de nombreux comptoirs dans le vaste océan Indien depuis le XVI^e siècle. L'Atlas, certes principalement centré sur la colonisation « classique », n'a pas omis de consacrer une place à l'empire colonial japonais, seule puissance non européenne à se lancer dans une politique de cette nature.

Pour chacun de ces domaines coloniaux, conquis au XIX^e siècle pour l'essentiel, cartographie et infographie proposées ici mettent en évidence les nouvelles frontières, les circuits économiques, les rapports des forces militaires et commerciaux entre les « métropoles » ; de même, sont donnés ici les principaux aspects de la vie culturelle, de la scolarisation, de l'implantation des religions européennes. La cartographie permet également d'apporter un éclairage sur l'implication des colonies dans les guerres du XX^e siècle : enrôlement des hommes au sein des armées européennes, exploitation maximale des ressources agricoles et minières des territoires coloniaux...

La dernière période propose une lecture graphique et cartographique des décolonisations, c'est-à-dire de l'effondrement, brutal ou graduel, de la puissance coloniale. L'influence des guerres mondiales dans ce processus de décolonisation puis l'émergence du « tiers-monde » en tant que « troisième force », les guerres de libération (Indochine, Algérie...) sont cartographiées (influence, émergence et guerres), ainsi que les mouvements d'Afrique noire occidentale et orientale (principalement le Kenya) et d'Afrique du Sud. Cette partie, nouvelle au regard des lectures classiques de l'histoire coloniale, n'ignore pas les questions soulevées par la création d'Israël, nouvel « État colonial » ?

Marcel Dorigny



LES PREMIÈRES COLONISATIONS

XV^e-DÉBUT XIX^e SIÈCLE :
DES CONQUISTADORES AUX LIBÉRATEURS

INTRODUCTION

Coloniser, s'établir, voyager, explorer, découvrir, conquérir...

Mots et réalités de l'expansion coloniale européenne

Aborder l'histoire des colonisations depuis le début de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècle) ne peut se faire sans un recul historique et méthodologique préalable. En effet, l'acte consistant à fonder des colonies est attesté depuis l'Antiquité ; nous pouvons même dire que la colonisation a été « inventée » par les sociétés de l'Antiquité classique du bassin méditerranéen. Phéniciens, Grecs, Romains, tous ont mis en marche des processus de

colonisation, qu'il ne faut pas confondre avec les « simples conquêtes », qui consistent à acquérir par une guerre victorieuse le territoire d'un autre peuple et à soumettre ses habitants. Fonder des colonies dans l'Antiquité consistait à implanter sur le territoire nouveau, parfois inhabité, un peuplement venu de la cité victorieuse, nouvelle maîtresse des lieux, pour y fonder une cité sœur, ou fille, destinée à absorber son excédent de population tout en lui assurant un rayonnement bien au-delà de son sol. C'est ainsi que

Carte de l'hémisphère portugais (1519). Seules les terres nouvelles attribuées au Portugal par le traité de Tordesillas (1494) y sont représentées : les côtes de l'Afrique et les îles littorales, les Indes orientales, le Brésil...



INTRODUCTION

Tyr fonda Carthage et Phocée la future Marseille... Il y avait domination de la « cité-métropole », mais il serait anachronique de projeter sur cette époque les schémas de la colonisation moderne et contemporaine.

Pourtant, au moment des « grandes découvertes » et de la fondation des premiers empires coloniaux au XVI^e siècle, les Européens utilisaient un vocabulaire profondément marqué par l'héritage gréco-romain. Au XVIII^e siècle encore, la plus imposante et la plus influente des histoires de la colonisation européenne depuis la fin du XV^e siècle, écrite par Guillaume Thomas Raynal, à la fin du XVIII^e siècle, portait le titre hautement révélateur de la perpétuation de l'ambivalence héritée des Anciens : *Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*. Raynal n'eut pas recours au terme de colonisation, ni de colonie, dans le titre de son œuvre magistrale, mais à celui d'*établissements*, lequel laissait bien entendre que les Européens en étendant leur domination aux terres nouvellement découvertes – et à découvrir – se plaçaient dans le sillage des Phéniciens et des Grecs de l'Antiquité : ils fondaient des établissements, peuplés autant que possible de leurs ressortissants et agissant en partenaires avec les populations autochtones... Mais Raynal lui-même soulignait que la découverte des nouveaux mondes et l'expansion européenne qui s'ensuivit avaient bel et bien ouvert une phase inédite dans l'histoire de la fondation des colonies.

SI LES CHRÉTIENS ONT TUÉ ET DÉTRUIT TANT ET TANT D'ÂMES ET DE TELLE QUALITÉ, C'EST SEULEMENT DANS LE BUT D'AVOIR DE L'OR. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS)

Dès les années fondatrices des empires coloniaux, formés d'abord par les puissances ibériques aux Amériques et en Asie, il y eut extermination des populations autochtones ou refoulement des vaincus hors du territoire colonisé, à qui il fallait substituer de nouveaux habitants, les colons puis les esclaves noirs importés d'Afrique. Les modes de gestion, d'administration et de peuplement relevaient de pratiques nouvelles, sans cesse perfectionnées, toujours dans le sens d'un renforcement du rôle central de la puissance colonisatrice, y compris envers ses propres

sujets devenus des *créoles*, pour reprendre le terme d'origine espagnole qui s'imposa finalement partout, ou presque.

Au XVIII^e siècle, le sens ancien du mot colonie faisait toujours référence. Que l'on se reporte, par exemple, à la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, paru en 1750. À l'article COLONIE, on peut lire cette définition : « Nombre de personnes de l'un et l'autre sexe que l'on envoie d'un pays pour en peupler un autre. (Il y a plusieurs colonies françaises dans le nouveau monde. Envoyer une colonie. Établir une colonie. Les Romains envoyaient des colonies de soldats vétérans dans les villes conquises.) » Ainsi, colonie désignait encore au premier chef les hommes transplantés d'un lieu vers un autre. L'attribution du mot à un territoire, ou à une région, ne venait qu'en second lieu : « Se dit aussi des lieux où l'on envoie des habitants. Marseille est une colonie des Phocéens. Les colonies d'Amérique. » Si cette seconde définition s'est imposée aujourd'hui au point d'éclipser la première, il demeure de bonne méthode de rappeler que cette mutation lexicale est relativement récente et souligne le passage d'une conception de la colonisation à une autre : la première période de l'expansion coloniale européenne, ouverte par les grandes découvertes, avait conservé nombre de caractères hérités du monde antique, notamment la faiblesse des transferts démographiques des métropoles vers les nouvelles terres, le cas anglais en Amérique du Nord étant une exception tardive. Le seul transfert démographique massif durant cette première colonisation fut celui des esclaves noirs, mais il s'agissait de main-d'œuvre, non « d'habitants » au sens colonial du terme. Force est de constater qu'au-delà des continuités lexicales une pratique nouvelle s'est instituée depuis la fin du XV^e siècle. Les Européens sont sortis de leur continent et se sont installés d'abord en périphérie de l'Afrique, puis aux Antilles et sur le continent américain, enfin et parallèlement, aux Indes orientales, d'abord dans des comptoirs, puis sur des terres agricoles, peuplées ou non, selon les lieux « disponibles ». Dès lors, une nouvelle réalité se mettait en place pour plusieurs siècles, qui allait bouleverser l'ordre du monde.

La colonisation moderne, inaugurée au XVI^e siècle à grande échelle, fut avant tout acte de conquête par une infime minorité d'Européens sur des terres déjà habitées, mises en valeur et administrées par des sociétés structurées, connaissant l'agriculture,

l'architecture, l'urbanisation, les pratiques religieuses... Cette conquête, rapidement destructrice des sociétés préexistantes, se voulait d'emblée « civilisatrice », en apportant à ces populations la religion des conquérants, considérée comme la seule véritable religion et excluant toutes les autres. Christianiser était le mobile supérieur, l'objectif à atteindre, la légitimation de cette nouvelle colonisation.

[...] IL A ÉTÉ NÉCESSAIRE DE CONQUÉRIR DES TERRES ET D'EN CHASSER LES ANCIENS HABITANTS POUR Y EN TRANSPORTER DE NOUVEAUX [...]. (ENCYCLOPÉDIE)

L'autre composante de la colonisation moderne fut d'ordre économique. Les colonies avaient pour finalité explicite d'enrichir la métropole et de lui assurer la puissance et la suprématie sur ses rivales européennes. Nous sommes ainsi d'emblée devant une colonisation d'exploitation, d'abord minière, puis agricole par l'importation de la plantation, humaine avec le recours à la force de travail d'esclaves et des populations dominées : l'engagisme, les réquisitions, le travail forcé sous toutes ses formes. Le cœur de cette mécanique coloniale résidait dans la balance commerciale, dont l'excédent permettait au monarque de mener grand train et de faire la guerre. Colbert, ministre de Louis XIV, avait parfaitement formulé cette dimension économique et géopolitique des colonies, marchant en cela dans les pas de Richelieu sous Louis XIII. Au XVIII^e siècle, Montesquieu et les Encyclopédistes donnèrent une définition parfaitement claire de la colonisation européenne : « L'objet de ces colonies est de faire le commerce à de meilleures conditions qu'on ne le fait avec les peuples voisins avec lesquels tous les avantages sont réciproques. On a établi que la métropole seule pouvait négocier dans la colonie ; et cela avec grande raison parce que le but de l'établissement a été l'extension du commerce, non la fondation d'une ville ou d'un empire. » (*De l'esprit des lois*, livre XXI, chapitre XXI, « Découverte de deux Nouveaux Mondes, état de l'Europe à cet égard »). Vingt ans plus tard, l'*Encyclopédie* confirmait cette définition en son article COLONIE : « On entend par ce mot le transport d'un peuple ou d'une partie d'un peuple d'un pays à l'autre. [...] Toutes celles de ce continent [l'Amérique] ont eu le commerce et la culture tout à

la fois pour objet de leur établissement ou s'y sont tournées : dès lors il a été nécessaire de conquérir des terres et d'en chasser les anciens habitants pour y en transporter de nouveaux. [...] Les colonies n'étant établies que pour l'utilité de la métropole, il s'ensuit : 1^o qu'elles doivent être sous sa dépendance immédiate et par conséquent sous sa protection ; 2^o que le commerce doit en être exclusif aux fondateurs. »

La colonisation ainsi définie reste indissociable d'une série de pratiques que la culture de l'Europe différencie peu ou mal : les voyages, les découvertes, les explorations qui ont poussé dès les années 1400 des navigateurs, des princes et des marchands à sillonner des mers inconnues à la recherche d'autres routes maritimes, d'autres marchés, d'autres produits. Quels liens y eut-il entre ces différentes formes de voyages et le fait colonial lui-même ? Loin de la naïve attitude qui refuse de voir le colonisateur se profiler derrière le voyageur, le savant explorateur, le pacifique marchand, nous ne tomberons pas davantage dans la vision mécaniste qui fait du savant un agent de commerce déguisé, et du marchand un éclaircisseur perfide du conquérant qui occupe l'espace inventorié par le premier et pénétré par le second. La colonisation de l'époque moderne fut, et c'est l'intérêt de la mise en perspective de ses différents aspects, en grande partie le fruit de la convergence d'une multiplicité de pratiques scientifiques, commerciales, techniques. Acte de domination de peuples envers d'autres peuples, cela ne fait aucun doute, elle fut aussi le fruit de la révolution scientifique et technique qui propulsa les Européens à la recherche d'une compréhension du monde ouvertement en rupture avec le dogme biblique qui avait façonné les connaissances depuis la fin de l'Antiquité. Toute l'ambiguïté de l'expansion européenne réside dans cette distorsion – du moins apparente – entre la soif de savoirs nouveaux et l'appétit pour les richesses promises par la conquête de terres nouvelles. La première mondialisation, effective dès les années 1520, juxtaposa ces deux démarches, qui formèrent le binôme inséparable de l'expansionnisme de l'Europe, jusques et y compris les entreprises coloniales des XIX^e et XX^e siècles.

Marcel Dorigny



LA NAISSANCE DES EMPIRES EUROPÉENS XV^e-XVI^e SIÈCLES

À partir de la fin du XV^e siècle, les Européens se lancèrent à la recherche de routes directes vers l'Orient, en quête de produits nouveaux. Des navigateurs portugais explorèrent les côtes de l'Afrique orientale, établirent des routes commerciales entre ces côtes, les îles découvertes et Lisbonne ; puis, toujours à la recherche d'un accès direct vers l'Orient, Christophe Colomb, pour le compte de la couronne d'Espagne, osa le voyage par l'ouest et ouvrit ainsi un nouveau monde aux avidités européennes.

En quelques décennies, le monde des Européens brusquement agrandi permet à Charles Quint d'affirmer que le soleil ne se couche jamais sur son empire. Les produits et les hommes circulent autour de la terre, la vision biblique centrée sur la Méditerranée s'estompe, la découverte d'une humanité inconnue provoque des controverses théologiques.

De cette première mondialisation découle la prise de possession des terres découvertes entre Portugais et Espagnols. L'ère des empires coloniaux commence.

Le legs de Marco Polo

Rédigé en français, le récit du voyage de Marco Polo à travers l'immense Asie et son retour par la mer (1271-1295), *via* le détroit de Malacca, Ceylan, la côte de Malabar, Ormuz, Ispahan, Trébizonde, la mer Noire et Venise en contournant la Grèce, a été d'abord considéré comme de pure invention puis est devenu la source d'informations principale pour les voyageurs-géographes des XIV^e et XV^e siècles qui cherchaient à atteindre l'Asie. Dès 1459, une carte en avait été établie, utilisée d'abord par les Portugais puis par Christophe Colomb, qui en déduisit la possibilité de gagner les côtes d'Asie orientale par la route maritime de l'ouest.

MARCO POLO : UN VOYAGE HORS DU COMMUN

Les relations commerciales entre l'Occident méditerranéen et l'Orient ont existé durant l'Antiquité; la soie et les épices circulaient dans la haute société romaine jusqu'à devenir un « danger » pour l'empire par la masse d'or qui servait à les payer. Jusqu'à la conquête arabe, au VII^e siècle, ces flux n'ont jamais été menacés. Puis les échanges s'interrompirent presque totalement et l'Europe ignora ces précieuses marchandises durant ce qu'il convient d'appeler le haut Moyen Âge.

Avec les croisades, un retour relatif de l'Occident s'opéra en direction de l'Asie, principalement à travers les marchands italiens; la 4^e croisade, en 1204, avec la constitution d'un Empire latin accéléra le processus en ouvrant les portes de la mer Noire à l'expansion vénitienne, puis génoise. De nouveaux contacts avec la Chine et l'Inde se mirent en place: la soie, les épices, les parfums circulèrent à nouveau en Méditerranée.

La conquête mongole favorisa ce retour des marchands à partir du début du XIII^e siècle: la « paix mongole » s'instaura sur un immense territoire et les échanges furent à nouveau possibles. L'Italien Jean du Plan Carpin (vers 1182-vers 1252) et le Flamand Guillaume de Rubroek (1215-1295) essayèrent de pénétrer en Chine par le nord: ils atteignirent Karakorum, au nord de la Mongolie, sans aller plus loin.

Marco Polo (1254-1324), un marchand vénitien, réussit, quant à lui, un voyage exceptionnel qui s'est inscrit dans la lignée des « voyages de découvertes », même si au sens propre il n'a pas fait de découvertes géographiques. Pendant vingt-cinq années, il a parcouru l'immensité de l'Asie par les routes terrestres à l'aller et un long périple maritime au re-

tour. La carte ci-contre résume ce voyage hors du commun. Mais l'important n'est pas tant « l'exploit » en lui-même que sa postérité et l'usage qui en fut fait dans les deux siècles qui suivirent sa publication. Certes, le livre de Marco Polo n'a pas été pris au sérieux par ses contemporains et n'a pas joué le rôle qui lui revenait dans la science géographique de son temps. Le décalage entre les données recueillies par Marco Polo et les connaissances de ses lecteurs était si grand que son livre fut considéré comme imaginaire. Les générations suivantes en firent toutefois une autre lecture: les voyageurs du XIV^e et surtout du XV^e siècle en étudièrent les détails, reconstituèrent les distances parcourues, firent l'inventaire des richesses décrites. Le cas de Cipango (le Japon) est exemplaire: Marco Polo n'a pas visité l'île, ses descriptions proviennent des Mongols. Pourtant les richesses fabuleuses qu'il décrit ont attiré l'attention des voyageurs futurs,

notamment de Christophe Colomb. Le musée Columbiana de Séville conserve un exemplaire avec 70 annotations de Christophe Colomb, portant notamment sur cette île fabuleuse qu'il fallait atteindre. Ainsi, Marco Polo n'a pas ouvert de nouveaux horizons aux ambitions européennes, à vrai dire quasi inexistantes à la fin du XIII^e siècle, mais il a légué à la postérité une précieuse description d'une immense partie de la terre qui servit, à son insu naturellement, de base de réflexion pour les « voyageurs-explorateurs-conquêteurs » de l'époque suivante.

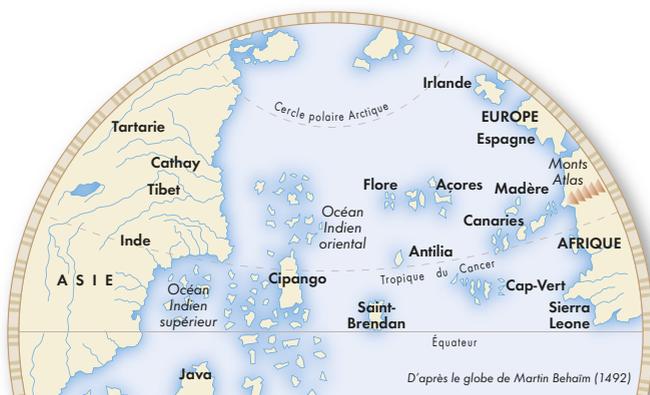
...

LE MONDE CONNU À LA FIN DU XV^e SIÈCLE

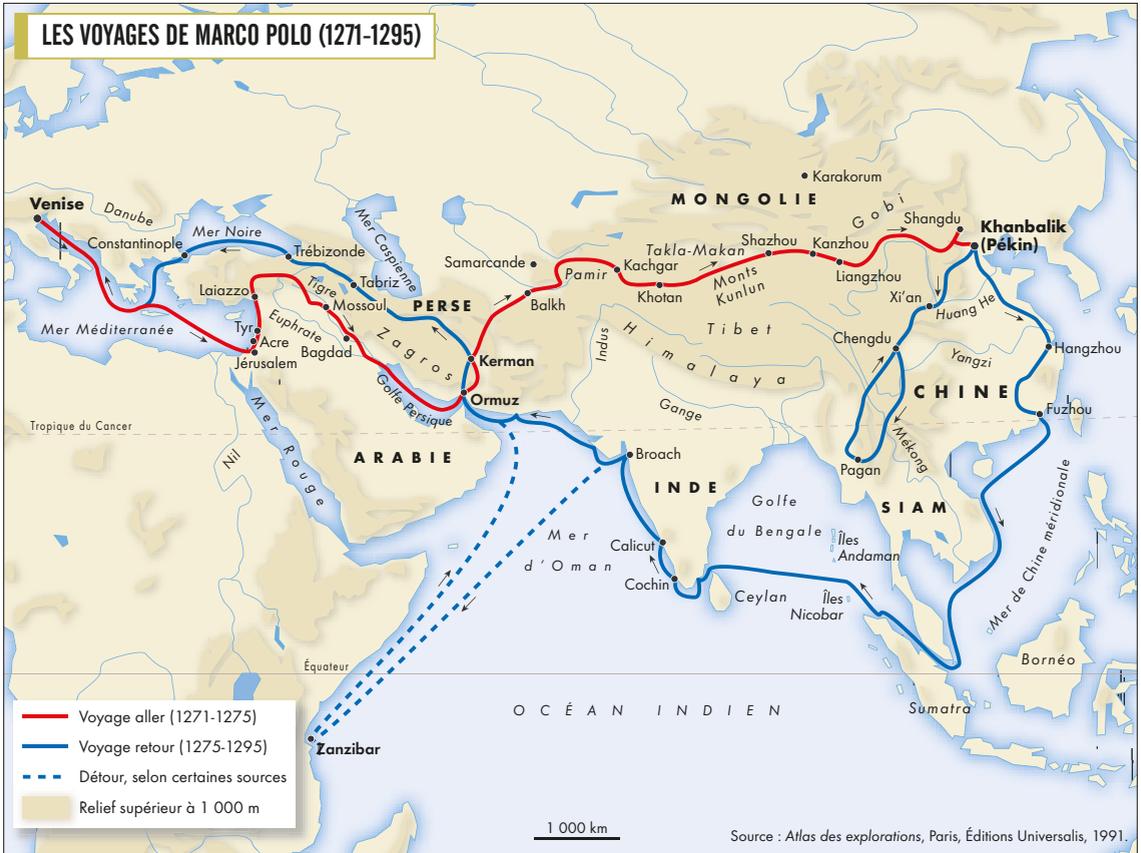
Le monde connu des Européens à l'extrême fin du XV^e siècle se limitait à trois grands ensembles: l'Europe et le bassin méditerranéen, l'Asie telle que les cartes

LE MONDE AVANT 1492

Source : Atlas de la Nouvelle-France, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1973.



LES VOYAGES DE MARCO POLO (1271-1295)



établies principalement à partir du récit de Marco Polo permettait de la représenter, l'Afrique occidentale longuement explorée par les Portugais dans leur recherche d'un passage vers l'océan Indien, découvert seulement en 1488 par Bartolomé Dias (vers 1450-1500).

Entre l'Europe occidentale et l'Asie, plus précisément la Chine et l'île de Cipango (Japon), il y avait un vaste océan, l'Atlantique, parsemé à l'est d'îles bien identifiées au large des côtes africaines : Canaries, Madère, Cap-Vert, Açores.

Ainsi, dans la représentation du monde d'alors, entre Europe et Asie, il n'y avait aucune barrière continue, tout juste des îles plus ou moins mythiques repérées sur des cartes dues aux sagas des Vikings qui avaient exploré les côtes nord de l'Amérique au X^e ou au XI^e siècle : l'Islande, le Groenland, et surtout cette mystérieuse île de Vinland, plus à l'ouest, esquisse du nord du continent américain, Terre-Neuve, l'échancre de la baie d'Hudson et plus au sud celle du détroit de Belle-Isle. Cette vision ne rompait pas avec la tradition héritée de l'Antiquité, pas plus qu'avec la lecture biblique de l'histoire du monde.

Le navigateur génois Christophe Colomb (1451-1506), après examen de cette carte

Verbatim

«Tous les draps d'or et de soie qui se font en ce pays sont appelés musselines; et partent de cette contrée de très nombreux marchands qui s'appellent mussolins, lesquels exportent grande quantité d'épicerie et de tissus, de draps d'or et de soie.»

éditée en 1492 à Nuremberg par Martin Behaim (1459-1507), un Allemand ayant vécu au Portugal, a pu lancer ce verdict : «Entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde se trouve une petite mer, susceptible d'être traversée en peu de jours.» Par ce raisonnement il croisait les enseignements du voyage de Marco Polo, qui avait atteint la Chine par l'est après un voyage de plusieurs années, et ceux de la cartographie nouvelle qui proposait une vision du globe terrestre intégrant l'exploration des côtes africaines et les données des récits de voyages dans les mers du Nord, vers l'Islande, le Groenland et, plus incertain encore, le fameux Vinland.

DE LA GÉOGRAPHIE MYTHIQUE AUX CARTOGRAPHES MODERNES

Pour accéder directement à l'Asie en contournant les intermédiaires ottomans, une première hypothèse proposait de contourner l'Afrique. C'était le projet des Portugais : depuis les années 1430 leurs navires exploraient les côtes africaines à la recherche du passage vers l'est. Ils multiplièrent comptoirs, cartes marines, échanges avec les populations côtières (or, esclaves, gomme...), mais n'étaient toujours pas parvenus à découvrir le passage vers l'océan Indien au milieu des années 1480.

Une solution alternative consistait à prendre la route maritime de l'ouest pour atteindre l'Orient. Depuis la plus haute Antiquité, l'hypothèse selon laquelle l'océan Atlantique était parsemé d'îles plus ou moins éloignées demeurait récurrente. Le Moyen Âge avait colporté ces mythes affirmant l'existence d'un monde inconnu au-delà de la ligne d'horizon de l'Atlantique. Ces légendes venaient conforter la tradition biblique selon laquelle le Paradis (le jardin d'Éden) serait une île au milieu de l'océan. Christophe Colomb, face à l'embouchure de l'Orénoque, lors de son troisième voyage, n'écrivit-il pas au roi d'Espagne : «Je suis convaincu que le paradis terrestre se trouve là [...]. Le site correspond en tout point à la description qu'en font les saints et les savants théologiens.»

La quête de voies nouvelles vers l'Orient

La chute de Constantinople, en 1453, modifia les conditions de circulation des produits précieux d'Orient vers les ports méditerranéens : les Turcs furent considérés par les Génois et les Vénitiens comme des partenaires peu fréquentables, fanatiques et surtout trop ouvertement désireux de prendre entièrement le contrôle de la Méditerranée orientale. Ainsi s'est précisée l'idée ancienne, mais restée virtuelle, qu'il serait bien plus efficace et rentable d'accéder directement à l'Asie en court-circuitant les intermédiaires ottomans. D'où l'idée de contourner l'Afrique ou, hypothèse plus audacieuse intellectuellement, de partir par l'ouest pour arriver directement en Orient.

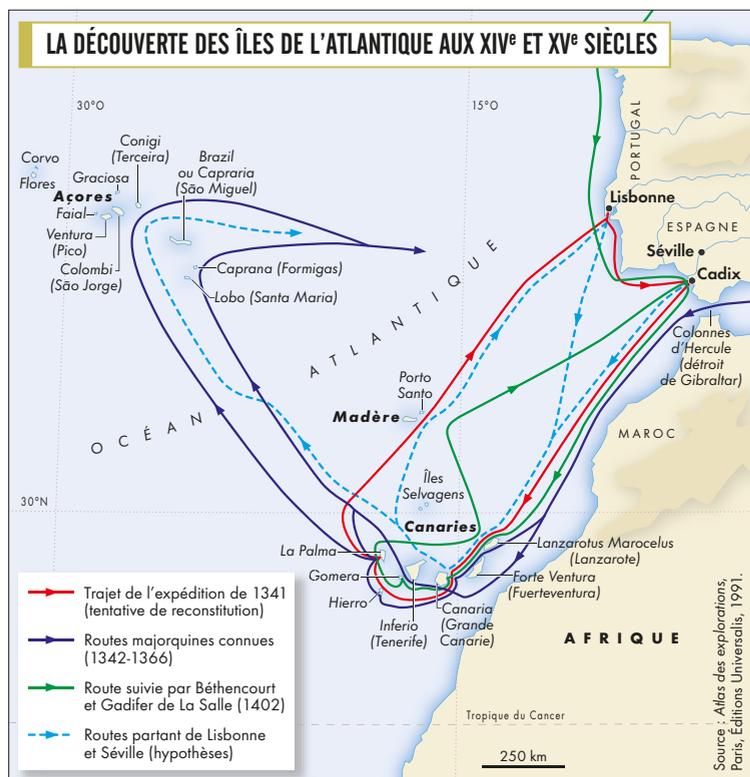
QUELLES NOUVELLES ROUTES POUR L'ORIENT ?

Une fois constaté combien la route terrestre traditionnelle acheminant les précieuses marchandises de Chine et d'Inde était devenue incertaine et surtout coûteuse, la quête d'un accès direct à l'Asie devint une quasi-obsession pour les mar-

chands de l'Europe méridionale, italiens principalement.

La première hypothèse, la plus simple selon les connaissances géographiques d'alors, consistait à rechercher un passage au sud de l'Afrique faisant accéder à l'océan Indien, prenant en quelque sorte les marchands arabes à revers.

La connaissance de l'Atlantique avait progressé depuis plus de deux siècles : les Islandais d'abord, puis les Vikings avaient exploré le nord de l'océan, attestant l'existence d'îles, dûment inscrites sur les cartes. Les Vikings, de leur côté, avaient débarqué sur le continent, mais sans en tirer de conséquences, ni géographiques, ni géopolitiques. Ainsi, la possibilité d'atteindre l'Asie au-delà de ces îles largement mystérieuses pour les contemporains était-elle une hypothèse qui ne contredisait pas ce que l'on savait de la réalité géographique de l'Atlantique.



LA DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE PAR LES PORTUGAIS

Le Portugal, pays au territoire agricole des plus pauvres, fut très tôt poussé vers la mer et sa position à l'extrême sud de l'Europe atlantique en faisait une sorte de tête de pont vers l'Afrique, dont les côtes étaient dans le prolongement de ses propres côtes. Le frère du roi, Henrique, dit Henri le Navigateur (1394-1460), se lança, avec l'appui de la couronne, dès les années 1420 dans une grande politique navale : recrutement de cartographes, de géographes, de techniciens de la construction navale qui mirent au point un nouveau type de navire susceptible de naviguer en haute mer, la caravelle. Son objectif, conformément à l'esprit de la reconquête chrétienne, était double : développer le commerce en accédant directement à l'Asie, d'une part, attaquer les Ottomans à revers en nouant une alliance chrétienne